

## *Emotion*

Ils rirent ensemble, tandis que l'assemblée les dévisageait. Leur rire dominait l'ample murmure qui courait sur toutes ces silhouettes respectables. L'hôtel était de première catégorie. Ils ignoraient pourquoi ils l'avaient choisi, mais ils s'y sentaient bien, malgré les regards inquisiteurs qui les entouraient.

Il but son café et ils montèrent. La nuit obstruait la vue sur la mer qu'offrait la fenêtre. Le bruit du ressac semblait s'approcher tandis que l'horizon reculait dans les ténèbres. Il faisait très chaud dans la chambre. Elle se déshabilla et se coucha nue. Il la regarda, suivit la courbe de ses mouvements et se demanda si cette allure serpentine était volontaire. Elle disparut sous le drap fin et une vague forme blanche se dessina bientôt sur le lit. Il attendit avant de la rejoindre.

Ils ne se parlèrent plus et elle s'endormit rapidement.

Il resta allongé ainsi près d'elle toute la nuit.

Il vit apparaître le soleil dans l'ouverture de la fenêtre, plein est. Des traits rouges, oranges, jaunes s'élancèrent à l'assaut de son regard fatigué par la veille. Pourtant, il ne se rendait pas compte que le jour se levait. C'était simplement le prolongement normal de sa longue nuit sans sommeil.

Elle avait dormi sans remuer et les rayons du soleil montant la coloriaient maintenant comme un dessin d'enfant. Il posa une main sur l'épaule dénudée et vit le visage ensoleillé et immobile. Il paraissait de pierre. Il se dit qu'il aimait une statue. Il était ému et heureux.

Elle se réveilla, vit qu'il n'avait pas dormi. Elle lui tendit les bras. Il y avait beaucoup d'émotion et de matin en elle. Ils avaient oublié l'hôtel. Par la fenêtre, la mer entrait

maintenant à grands flots sonores. Dans ses bras, il sentit quelque chose monter en lui et passer en elle. Il la regarda encore. Elle souriait. Leur histoire leur plaisait vraiment beaucoup.

## *Le silence des flots*

Leur regard est résolument tourné vers l'avant. On dirait qu'ils n'ont pas de temps à perdre, et pourtant, ils rament lentement, en rythme et très silencieusement. Le bois des rames effleure à peine l'eau claire et soyeuse. Le courant est faible et régulier. Il n'y a pas de remous, il n'y a pas de rapides. La rivière est un chemin lisse et sûr, un chemin bordé de buissons et de bosquets, de hautes plantes aquatiques très colorées.

Le silence de leur barque glissant sur ce miroir est frappant. Ils en semblent eux-mêmes étonnés. Sans doute ne doit-il rien demeurer de leur passage en ces lieux, pas même l'écho d'un coup de rame. Il y a là un mystère qu'ils se gardent bien d'identifier, de comprendre ou de percer. Leur volonté est tout entière en lui. Ils se souviennent de leur embarquement sous les rires et les chants.

Ils n'avaient pas de voiles, et pourtant ils les hissèrent. Il n'y avait pas de brise, mais c'est d'un souffle qu'ils gagnèrent les premiers méandres de la rivière, avant de disparaître aux yeux des incrédules. Ils maintinrent le cap, confiants et unis. Ils s'aperçurent qu'un peu d'imagination suffisait à créer ou changer les choses. Ainsi chaque coup de rame entraînait leur voilier magnifique. Chaque courbe de rive ouvrait de nouveaux horizons. Ils filaient dans le courant, dont le silence s'accroissait encore, laissant une impression d'immensité – celle des grands calmes marins.

Une journée, une nuit et une journée encore passèrent sans qu'ils cessent de ramer. Entre les berges, parfois escarpées, ils s'aventuraient comme au plus profond de détroits inconnus et fantastiques. Leurs yeux oubliaient le chemin parcouru et les abords de la rivière, pour concentrer toute leur acuité vers le point de fuite qui perçait

l'horizon. Le point de leur fuite... Ils ne se connaissaient pas, ne s'étaient jamais vus. Une étrange et même pensée – une seule pensée – avait germé dans leur conscience, en même temps. Ils s'étaient retrouvés près de la barque. Certains avaient parlé de leur idée à des proches. Quels fous ! Ils n'avaient donc qu'un mot à la bouche : partir ! Partir... Ils n'avaient pas de destination, pas d'intention. Ils n'emportaient rien. Quelle nourriture ? Eh bien, quelle nourriture ! Sur la rive, derrière leur rire, certains avaient douté, avaient songé et réfléchi... Ils parlaient. Ils étaient partis.

Je suis sur la rive et je les regarde passer. J'ai pris ce même chemin, voici quelque temps. J'ai débarqué ici. Eux continuent silencieusement, sans un signe, sans un regard. Je ne sais où conduit cette rivière.

Que de désirs semblables en ce monde. Nos âmes sont furieuses de n'être pas nomades. Mais je ne romprai pas le silence des flots.

## *Désir*

“Tu viendras me rejoindre...”

– Oui...”

Murmures. Des mots soufflés à l’oreille. De petits souffles qui viennent des profondeurs. Les plus beaux désirs.

Elle sourit à d’autres garçons qui passent. Son esprit vole déjà vers l’étage. Elle ne connaît pas la maison. Tout y est à découvrir. C’est cela : tout à découvrir.

Elle sourit d’un sourire différent, que personne ne remarque. Les autres tentent encore de l’emmener dans une farandole légère et sautillante, dont elle a horreur. Elle refuse toutes les invitations pour paraître plus insupportable. Finalement, on la délaisse. Elle attend une danse douce, une lumière tamisée, presque inexistante, et s’esquive d’abord dans l’escalier. Il y fait sombre et froid. Elle a oublié l’automne qui

rougit les regards, dehors. Elle rencontre deux personnes, qui ne s'inquiètent pas de sa présence. Elle laisse une porte sur sa droite et s'infiltrer dans un couloir encombré de tables et de chaises qu'elle distingue à peine. Au fond de l'étroit passage, une ligne de lumière brise l'ampleur obscure de ses yeux qui brillent comme des étoiles. Au-delà de cet horizon, son désir l'attend. Quelque chose qui va naître. Elle s'efface d'elle-même, elle songe qu'elle va s'effacer de son propre corps. Quelque chose qui va l'envahir sans doute. La mer, cet été, lui avait fait cet effet étrange. S'effacer de sa propre existence pour qu'éclate ce bourgeon qu'elle sent vibrer en elle.

La ligne devient une surface. Le couloir, un espace. L'éclairage est simple et suffisant dans cette petite pièce où elle ne voit rien. Une pièce vide ? Quelle belle idée. Rien qu'eux deux, elle et lui, dont elle ne croise pas encore le regard. Mais elle ressent la

même impression que lors de leur première danse. Il la touchait, sans appréhension. Elle frétilait sous son grand visage. Elle le trouvait beau. C'était la condition ! Elle se laissait aller contre lui, elle jouait un peu de ses mains pour mieux l'enlacer et lui intimé une pression irrésistible. Qui pouvait résister à sa poitrine, bien ronde, souple et ferme ? Ce matin encore, dans le miroir matinal, elle s'était trouvée bien attirante. Sauf ce nez trop long, ces bras un peu ballants, et quoi d'autre...

Un souffle d'air frais pour éteindre ces images et laisser la nuit l'envelopper comme un amant. Le voilà, elle le voit. Il n'y a que lui dans la pièce vide. Le voilà.

\* \* \*

La voilà. Le couloir s'estompe derrière elle, derrière la porte qui se referme sans bruit. La voilà, faible lueur frissonnante dans la pâle lumière d'une petite lampe. Que ses

seins doivent être beaux ! Il n'a jamais pu résister à de beaux seins, même s'il s'est parfois trompé sur leur aspect. Sous les chemisiers se cachent toujours d'étonnantes surprises.

Il tend une main. Il distingue son sourire qui l'a séduit si gentiment. Il est heureux qu'il n'y ait pas que ses seins. Un peu d'amour, peut-être ? Il y songe. Il le cherche tandis qu'il l'entoure de ses mains. Il le cherche et se dit qu'à son âge, mari ou amant, qu'importe ! Il cherche l'amour pour ce frêle corps frais, si peu économe de ses charmes. Comme elle trépigne d'impatience sous ses doigts qui la dévêtent. Elle est presque nue maintenant. Elle recule d'un ou deux pas pour contempler son allure masculine. Il ne sait trop que lui dire. Elle a besoin de mots sans doute. Elle ne bouge plus. Et là, sous l'infime rayon de la lampe, il comprend quelle frivolité s'est emparée de lui. A la vue de ce corps sans trace, ce corps mûr

d'une passion toute adolescente, il comprend que ses mains ne pourront pas lui offrir la douceur qu'elle réclame. Elle tente encore un immense sourire pour troubler ses troubles. Mais il ne se sent ni grand ni fort, il est simplement hors de cet instant.

Il se baisse pour ramasser le chemisier qui a glissé. Il en ceint ses épaules d'enfant – soudain, devant lui, à peine une enfant. Murmures, des mots soufflés à l'oreille, effilochant les cheveux.

“Il faut un peu d'amour...”

– Oh ! je t'aime... Je...”

D'un doigt doux, papillon fébrile, il clôt ce mensonge éternel. D'un doigt doux mais ferme.

Et voici déjà qu'elle s'installe au-delà de la belle adolescence. Voici qu'il lui lègue ses doutes en bouclant son ceinturon. Voici qu'une caresse se laisse aller sur sa joue, et voici qu'elle l'esquive. Trompée. Elle veut

s'enfuir et il la retient un instant encore, pour capter dans ses yeux de chatte effrayée la tristesse d'une larme. Celle qui précède les vraies passions qu'on ne peut retenir. Puis, l'escalier résonne du bruit de pas précipités et la porte d'entrée d'un grand fracas furieux.

Il songe en rajustant son col qu'elle était si jeune que cela aurait été... Non, pas exactement cela. Elle était si jeune et il lui aurait fait mal. Non, pas vraiment cela non plus. Il songe que cette larme en appellera d'autres que la pluie et l'automne se chargeront d'évincer. Il songe qu'il a bien agi. Il songe à ses jolis seins à portée de sa main. Comme ils étaient beaux.